

LYON
—
DIRECTEUR
JULES FRANTZ
—
36, rue Thomassin

L'Avant-Garde

LYON
—
DISTRIBUTION
Au Bureau des Journaux
—
34, rue Tupin

ORGANE DES FRANCS-PARLEURS

ABONNEMENTS : Trois mois, 3 fr.; six mois, 5 fr.; un an, 10 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 33, rue Thomassin, à Lyon.

Nous avons reçu ces jours derniers une pièce de vers inédite dont la lecture nous a vivement frappé.

Le sentiment patriotique coule à pleins bords dans cette poésie également remarquable par la profondeur de la pensée et l'énergie de la forme.

Faisant exception à sa ligne de conduite, l'Avant-Garde publiera très-prochainement les vers du citoyen Gustave Rivet.

UN MARTYR.

LE 8 DÉCEMBRE À LYON EN 1869.

Mercredi dernier, la *Libre-Pensée* a livré à Lyon sa première grande bataille et a gagné sa première grande victoire.

Ce soir là, on le sait, les cléricaux, ainsi que tous les gens qui vivent de la manne catholique, illuminent leurs fenêtres ou leur boutique en l'honneur de l'Immaculée-Conception, mère de Jésus et de plusieurs autres enfants, comme le constate le Nouveau Testament.

Cette manifestation est publique! par conséquent elle est imposée à tous les habitants de la ville, quelle que soit leur opinion, quelle que soit leur religion.

Mais ce soir-là aussi, ceux qui pensent librement se demandent pourquoi, puisque le 8 décembre les catholiques ont le pouvoir de verser du suif sur les passants, ils n'useraient pas, eux, d'un droit plus restreint en célébrant, dans un lieu clos et couvert, la religion de la fraternité.

Cette année, ils ne se sont rien demandé du tout : ils ont usé de la loi commune. Et c'est pourquoi, mercredi dernier, l'Alcazar ouvrait ses portes aux adhérents de la liberté de conscience.... préalablement muni d'un billet rouge, coté 25 centimes.

Je vais essayer de tracer les principaux épisodes de cette solennité populaire, sans précédent dans les annales du Palais des Mille et une Nuits.

La distribution des billets a commencé le vendredi soir, 3 décembre (mort de Baudin), à l'issue de la réunion privée tenue à la salle Valentino.

Vingt-quatre heures après, CINQ MILLE morceaux de carton étaient distribués et payés.

Le dimanche matin on commande un nouveau tirage de deux mille billets; le soir il n'en reste plus...

Dans la journée du lundi et du mardi, DIX OU DOUZE MILLE personnes assiègent les différents dépôts de la ville; la commission se réunit à la hâte et décide que, par mesure de prudence, il ne sera pas fait droit à une seule demande.

Pleurs et grincements de dents.

Mercredi 8 décembre.

DIX HEURES DU MATIN. — Les billets font prime à deux francs. — Trois maisons dans la rue Impériale sont pavisées aux chiffres de Marie.

MIDI. — Le bruit se répand dans la ville que les jésuites ont acheté à prix d'or les deux tiers au moins des places mises en circulation. On commence à parler d'un fiasco possible. Cependant dans quelques cafés on offre encore cinq et même dix francs d'un seul billet. — On dispose les lampions.

DEUX HEURES. — Terrifiante nouvelle. Quatre cents de nos petits cartons rouges viennent d'être brûlés en grande pompe à Saint-Just! — Sur toute la colline on prépare des merveilles pour le soir.

QUATRE HEURES. — Un grand nombre de spectateurs commencent à se masser devant les portes de l'Alcazar. Soudain! ces dernières s'ouvrent et livrent passage à vingt gaillards solidement bâtis et portant chacun une pensée à leur boutonnière. Ce sont des commissaires de la fête préposés à la discipline du dehors. Les queues se forment régulièrement.

CINQ HEURES. — Quatre mille personnes ont pris la file dans le plus grand calme. On commence à illuminer. Il commence à pleuvoir.

SIX HEURES. — Les queues s'allongent d'une façon effrayante. On en compte quatre : la première s'étend le long de l'avenue de Vendôme et dépasse le Cours Morand; la seconde contourne la place

des Hospices qu'elle remplit presque; la troisième s'enfonce dans la rue de Sully; et la dernière se dirige sur les quais du Rhône. La tranquillité est parfaite, mais il pleut à verse.

SEPT HEURES. — Plus de vingt mille personnes sont maintenant groupées aux alentours du palais. Le public commence à réclamer l'ouverture des bureaux. — Un plaisant apporte un écriteau qu'il vient de décrocher sur les murs de l'église en construction et le lit à haute voix : « Les citoyens libres-penseurs sont priés de ne pas se tromper de porte. » On rit mais il pleut toujours.

HUIT HEURES. — Sous l'immense et lumineuse coupole de l'Alcazar la libre-pensée lyonnaise assiste au plus imposant spectacle qu'il soit possible de rêver : dix mille spectateurs enthousiastes acclament avec frénésie une vaillante et fraternelle phalange d'artistes hors ligne....

Nous ne pouvons énumérer comme nous le désirerions les ovations spontanées et méritées qui leur ont été faites; contentons-nous de les nommer au courant de la plume.

La célèbre chorale : l'*Harmonie Gauloise*, la magnifique fanfare : les *Enfants des Bardes*, récoltent non-seulement de gigantesques couronnes d'or, mais encore une ample moisson de bravos.

Le jeune et intéressant Nægelin, du Théâtre Imp., prouve qu'un grand talent peut quelquefois tenir dans une petite taille.

M. Rochette, l'excellent pensionnaire de M. Lamy, M. Panisset, l'enfant gâté de la Croix-Rousse, sont tous deux rappelés au milieu des cris de la salle entière.

M. Gausins, le remarquable Pâris de la *Belle Hélène* au théâtre des Variétés est obligé d'interrompre cinq ou six fois son morceau pour céder le pas à l'enthousiasme du public.

La belle et sympathique M^{me} Georges Marius est applaudie et rappelée après chaque morceau, et, après chaque morceau, couverte de fleurs.... moins enivrantes qu'elle assurément.

M. Paulus, le fin et populaire artiste que tout Lyon connaît, transporte de joie par son talent un public las d'applaudir, las d'acclamer.

Et, dans cette liste incomplète, je ne dois pas oublier M. Alex. Luigini, qui, avec un dévouement et une modestie qu'on ne saurait trop louer, a spontanément renoncé à sa part de succès pour remplacer un accompagnateur retenu dehors par la foule.

Une *Étude sur la Femme*, très-bien pensée, mais insuffisamment entendue, a partagé en deux la soirée.

Dans le principe, cette conférence devait être faite par M^{me} Olympe Audouard. Mais au dernier moment, la charmante Parisienne s'est dérobée.... alléguant qu'elle ne pouvait se mêler à aucune manifestation populaire pouvant froisser ses opinions catholiques.

M^{me} Olympe Audouard est chrétienne; elle nous pardonnera donc l'offense involontaire que nous lui avons causée en l'invitant à nos réunions démocratiques.

Que dois-je ajouter encore, sinon que neuf mille cinq cents spectateurs ont trouvé place dans le palais de l'Alcazar; — de l'avis de M. Cormoz le propriétaire, semblable affluence ne s'était pas vue depuis 1853.

On estime à plus de quinze mille le nombre des personnes qui n'ont pu trouver place dans l'enceinte.

Oui!... je le répète encore à la fin de cet article. Oui! c'est une magnifique fête, celle qui a marqué à Lyon la première et splendide aurore de la Libre-Pensée triomphante...

Oui! c'est une mémorable solennité, celle qui a réuni cette digne et imposante assemblée de dix mille citoyens, protestant, haut la tête et haut le cœur, contre les vieux et tyranniques errements d'une religion plus vieille et plus tyrannique encore.

Ce 8 décembre 1869, par leur tenue irréprochable, leur calme superbe, les Lyonnais ont prouvé qu'en France le peuple seul a le droit et le pouvoir de réordonner de l'ordre.

JULES FRANTZ.

Feuilleton de l'Avant-Garde

N^o 4

MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit

PROLOGUE

LA MÈRE GUY

VIII

L'Hôtel-de-Ville.

(Suite)

— Deux choses!
— Deux crimes, si vous voulez.
— Que voulez-vous dire?
— Oh! vous me comprenez bien.
— Deux crimes!
— Assassin! cria Black, en fixant ardemment Cormeau, qui le regardait pâle de sa place.
— Or ça, j'ai juré, continua-t-il, que votre résurrection ne vous ferait pas grand profit et que

vous ne singeriez pas une seconde fois la mort. Qu'en pensez-vous?

— Je pense que vous êtes un traître!
— Un traître! ah! comme vous me connaissez mal.

— Et c'est pour me tuer que vous avez écarté la femme de Néammoins?

— Oui, je savais que vous deviez venger le bonhomme, j'ai voulu causer seul avec vous. Cela ne vous déplaît point sans doute?

— Pas le moins du monde
— Soyons bref alors. Rendez-moi les papiers
— Quels papiers!
— Ceux que vous avez volés, parbleu! Vous savez bien.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.
— Oh! que nenni, mon maître, je vous préviens que je vous tue ici.

— Eh bien, venez-y donc.
— A la bonne heure! soyons francs.

Et les deux adversaires se trouvèrent tout à coup en présence, un poignard à la main.

Ils essayèrent d'en venir aux mains. Cormeau reculait.

Ils tournèrent un moment l'un autour de l'autre.

— Prends garde, Cormeau, cria Black, je vais te planter mon poignard dans l'œil droit.

— Vous croyez?

Black tournait autour de Cormeau.

Celui-ci se rapprochait de la muraille, près du comptoir du cabaret.

Soudain, au moment où Black allait s'élaner sur Cormeau pour exécuter sa menace, celui-ci disparut sous le comptoir.

— Le misérable! s'écria Black, j'en étais sûr.

Il chercha un moment pour se rendre compte de la manière dont Cormeau avait pu disparaître aussi rapidement, et il aperçut une fente dans le plancher, près de la porte de derrière.

Mais il ne perdit pas de temps à réfléchir:

— Je n'ai plus qu'une chose à faire, pensa-t-il, c'est de m'esquiver promptement si je ne veux pas être pris bêtement dans une souricière.

Il prit son manteau, son chapeau, passa son poignard dans sa ceinture.

— Maître Cormeau, dit-il, je vous rattrapperai.

Il était environ huit heures du matin quand Black arriva sur la place des Terreaux, après avoir pris un chemin détourné pour ne pas rencontrer le cabaretier qui revenait de ce côté.

Mais en débouchant sur la place, par une rue

opposée, Black fut surpris de l'agitation qui régnait là depuis un moment.

Des courriers entraient et sortaient de l'Hôtel-de-Ville.

— Est-ce que l'empereur serait déjà à Lyon? pensa-t-il.

Mais il se ravisa aussitôt, et se décida à continuer son chemin tout en parcourant les groupes qui garnissaient les abords du Palais-Saint-Pierre.

Effectivement, à cet instant, la place était encombrée de monde, comme au jour, où Defargues par ses proclamations précipitées avait mis la ville de Lyon tout sens dessus dessous.

Mais ce jour-là ce n'était plus de vaines rumeurs, et l'on savait parfaitement que Bonaparte était débarqué depuis quelques jours, et qu'il était campé à quelques lieues de Lyon.

Defargues, qui n'avait pas eu le temps de faire de nouvelles proclamations, faisait servir les anciennes, tout en les modifiant un peu, afin de se ménager, comme de coutume, le parti royaliste et le parti bonapartiste.

Afin de frapper l'imagination des habitants, il avait commandé au général une revue pour sept heures du matin.

COURRIER DE LA LIBRE-PENSÉE

Paris, 10 décembre 1869

Mon cher ami,

Mon vieux copain Méphistophélès qui, par grâce d'état, a un peu partout ses grandes et ses petites entrées, m'a conté l'autre jour une petite historiette qui m'a fort ébaudi. C'est la relation d'un voyage que le pape fit naguère au ciel dans une circonstance mémorable.

Je pense que ce récit trouvera ici sa place naturelle, et je cède la parole à Méphistophélès, qui s'exprima en ces termes :



Quand Pie IX eut perdu son Ombrie, il se décida à monter au ciel et à réclamer personnellement de la bonté divine le droit de rentrer dans ses Etats et de pouvoir, à l'occasion, faire fusiller encore les habitants de Perugia et lieux circonvoisins.

Il est si rare de voir un pape entrer au paradis que saint Pierre, le portier, ne reconnaissant plus la tiare, arrêta celui-ci dès les premiers pas.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis votre héritier.

— Mon héritier ? C'est donc toi qui possèdes ma vieille barque sur le lac de Genezareth ? Elle doit être bien délabrée, et si tu ne l'as pas goudronnée...

— Vous faites erreur. Je suis votre successeur dans vos Etats à Rome.

— Mes Etats ? à Rome ?... De mon temps Rome était une grande ville, loin de chez nous, qui nous accablait d'impôts et nous extorquait notre argent. Agit-elle toujours ainsi ?

— Toujours : il ne faut pas éteindre les bonnes traditions. Seulement, ce n'est pas César. C'est nous qui profitons.

— Et que demandes-tu ?

— A parler à la Sainte Trinité et lui redemander mes provinces.

— Veux-tu voir le Père ?... Eh bien ! prends à gauche, au second, au fond du corridor.

Le Père, en robe de chambre, ample mais un peu usée, dans un large fauteuil à la Voltaire, se chauffait les mollets. Il écouta le discours de Pie avec la bienveillance particulière à la vieillesse et aux gens désœuvrés.

— Hélas ! répondit le bon vieillard, — je ne peux plus rien. Depuis plusieurs siècles, vous m'avez mis à la retraite. Vous avez fait sonner si haut les mérites de Jésus, de sa mère, de ses disciples, que j'ai compris que je n'étais plus bon à rien. Je me suis retiré des affaires en cédant la maison à mon Fils. Adressez-vous à lui. Je souhaite que vous réussissiez, mais je n'y compte guère. A notre âge on n'est pas heureux. On a perdu tout crédit, même dans sa famille, et plus d'un enfant trouve qu'il n'est pas agréable d'avoir un père éternel... Allez, je ne vous oublierai pas dans mes prières.

Econduit si poliment, le père des ca-

tholiques redescendit l'escalier et se présenta aux bureaux qui sont installés au rez-de-chaussée. Il fit antichambre assez longtemps, car Jésus était occupé. L'employé chargé de veiller à la conservation des astres accusait un déficit de trois étoiles et de deux nébuleuses...

Y avait-il simple erreur de comptabilité ou détournement coupable ?...

La question très-grave fut enfin tranchée à l'honneur du fonctionnaire, et l'homme à la tiare fut introduit.

— Qui êtes-vous ?

— Le pape de Rome.

— Où prenez-vous Rome ?

Puis se ravisant :

— Rome !... Ah ! oui, je m'en souviens... Système solaire, troisième planète. Europe... Garçon, le dossier numéro 683 !...

Le garçon était un bel adolescent aux yeux bleus, aux cheveux blonds, pas plus de barbe que sur la main, et guère plus de vêtements que de barbe. Il avait failli, — le pauvre ! — entrer au service d'un couvent de capucins. — Il apporta vite le portefeuille demandé...

Jésus le feuilleta. Puis, regardant le monsignor :

— Décidément, vous êtes dans de vilains draps. Vous êtes au bout de vos forces, mais c'est votre faute. A-t-on jamais gouverné de la sorte ? D'ailleurs, ne me parlez plus de votre terre. Une fois, j'ai voulu la visiter et voyez comme ils m'ont arrangé !

Ce disant, il ôta son gant et montrait sa main trouée.

— Mais, Seigneur, ce sont les Phari-siens...

— La race n'en est pas morte.

— ... Seigneur Jésus, agneau de Dieu, qui effacez...

— Vous me prenez pour un mouton ? — Allez plus loin réciter vos litanies. Vous m'ennuyez !

Pie IX était abasourdi. Mais il voulut tenter une dernière démarche, et malgré le mauvais état de sa jambe, il monta jusqu'aux mansardes où le Saint-Esprit s'était réservé une petite chambrette bien ornée, bien meublée, le vrai petit boudoir, où papa ne mettait jamais le pied.

L'aimable jeune homme, en veston, la raie au milieu du front, un ruban écossais en guise de cravate, accourut tout souriant au-devant du vieillard.

— Vous avez vu le Fils ? Vous savez, c'est lui qui tient la caisse. Est-il de bonne humeur ? Croyez-vous que je pourrais lui demander de m'avancer mon mois ?... Ah ! si vous saviez comme il me mène... Il me traite comme un enfant... Ce n'était pas comme cela autrefois... Il y a dix-huit siècles, on eut besoin de moi pour une opération bien délicate. Alors on me flattait, on me caressait, on me donnait des noms d'oiseaux, on m'appela colombe... Et maintenant... A propos, vous êtes d'Italie, pays des jolies femmes... Connaissez-vous Paris ? Avez-vous vu Thérèse ? Est-elle aussi déhanchée qu'on le dit ?

Bref, le petit muscadin parla si vite, si

longtemps, que le pape ne put placer un seul mot et se retira tout ahuri.

Comme il repassait penaud devant la loge du concierge, saint Pierre l'interpella :

— Tu n'as donc rien obtenu, vieux bonhomme ?... Tu devais t'y attendre. Pourquoi ne t'es-tu pas adressé aux femmes ? On n'arrive en ce monde que par leur protection.

Le pape comprit. Et, depuis ce moment, il ne s'applique plus qu'à substituer au christianisme le culte de Marie, et à l'adoration du Dieu éternel la benoîte idolâtrie des sacrés cœurs.



..... Cela dit, Méphistophélès sourit finement... Que de choses dans ce sourire infernal ! — Puis en un bond et une pirouette, il s'esquiva, laissant derrière lui une forte odeur de roussi.

Je n'eus que le temps de lui dire : « Au revoir, vieux frondeur ! »

Il était déjà loin, mais son ricanement tintait encore à mon oreille.

Salut et fraternité,

ERNEST FIGUREY.

AU HASARD DE LA PLUME

HOC ERIT JUS REGIS

Lors d'un petit voyage que je fis récemment en Belgique, je me trouvai, un soir, réuni à table d'hôte avec un ministre protestant américain et un général... russe.

La conversation était fort animée. On discutait de la meilleure forme de gouvernement possible. J'écoutais :

— Laissez-moi donc tranquille avec votre république, disait le général... russe au pasteur américain. Est-ce que c'est un gouvernement sérieux, cela, un gouvernement dont tout le monde peut devenir le président ? A la bonne heure, une bonne monarchie dynastique, il n'y a que cela de vrai. Jésus-Christ lui-même a dit : — *Rendez à César ce qui appartient à César.*

— Pardon, général, s'écria l'Américain, César étant admis, il faut bien en subir les conséquences, mais pourquoi admettre César ? Tenez, ouvrez cette Bible et voyez ce que, 1095 ans avant la naissance du Christ, c'est-à-dire en l'an du monde 2909, Dieu disait à Samuel,

Et l'américain ouvrit la BIBLE.

— Ecoutez, général, dit-il, et il lut ce qui suit :

« LES ROIS, livre I, chapitre VIII.

4. « Tous les anciens d'Israël s'étant donc assemblés, vinrent trouver Samuel à Ramatha.

5. « Et ils lui dirent : Voici que vous êtes devenu vieux (car il avait alors soixante ans) et que vos enfants ne marchent point dans vos voies. Donnez-nous donc un roi comme en ont les autres nations, afin qu'il nous juge.

6. « Cette proposition déplut à Samuel,

voyant qu'ils lui disaient : Donnez-nous un roi afin qu'il nous juge. Et Samuel pria le Seigneur.

7. « Et le Seigneur dit à Samuel : ECOUTEZ LA VOIX DE CE PEUPLE dans tout ce qu'ils vous diront.

8. « Mais auparavant, déclarez-leur bien quel sera le droit du roi qui doit régner sur eux.

9. « Samuel rapporta au peuple qui lui avait demandé un roi, tout ce que lui avait dit le Seigneur.

10. « Et il ajouta : *Hoc erit jus regis.* VOICI QUEL SERA LE DROIT DU ROI qui vous gouvernera : Il prendra vos enfants pour conduire ses chariots, il en fera des gens de cheval et il les fera courir devant son char.

11. « Il en fera ses officiers pour commander, les uns mille hommes, et les autres cent, il prendra les uns pour labourer ses champs et recueillir ses blés, et les autres pour lui faire des armes et des chariots.

12. « Il se fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères.

13. « Il prendra aussi ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs, dans vos vignes et dans vos plants d'oliviers, et le donnera à ses serviteurs.

14. « Il vous fera payer la dîme de vos blés et du revenu de vos vignes, pour le donner à ses eunuques et à ses officiers. »

— N'est-ce point ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui, général ? fit l'Américain en souriant. Puis il reprit sa lecture :

15. « Il prendra vos serviteurs, vos servantes et les jeunes gens les plus forts, avec vos ânes, et il les fera travailler pour lui.

16. « Il prendra aussi la dîme de vos troupeaux et vous serez ses serviteurs.

17. « Vous crierez alors contre votre roi que vous vous serez élu ; et le Seigneur ne vous exaucera point parce que c'est vous-mêmes qui avez demandé d'avoir un roi. »

— Eh bien ! général, s'écria le pasteur en fermant le livre, que dites-vous de ce passage de la Bible ?

Ne vous semble-t-il pas que le « *Rendez à César* » de Jésus-Christ pourrait se traduire de la sorte : — Le vin est tiré, il faut le boire ! Et vous voudriez que nous autres Américains, qui lisons chaque jour la Bible, nous ayons négligé l'avertissement de Dieu et oublié l'effrayant *HOC ERIT JUS REGIS* ? Oh ! que non pas, et nous nous en félicitons.

JULES PELPEL.

Une bonne blague.

On lit dans le *Courrier de Lyon* :

Jamais, croyons-nous, l'illumination du 8 décembre n'avait été plus belle ; jamais l'élan de la population n'avait été aussi grand.....

Mais les troupes s'étaient mal prêtées à cela, et l'on n'entendait qu'un cri : Vive l'empereur !

Le comte d'Artois, frère du roi, était depuis le matin à Lyon.

Il avait voulu passer la revue lui-même.

Mais, bientôt il désespéra.

S'adressant à un sous-officier du 13^e dragons, il lui dit :

— Allons, camarade, crie : *Vive le roi !*

— Non, monsieur, cela n'est pas possible, répondit le dragon, et si je criais quelque chose, ce serait : *Vive l'empereur !*

En ce moment, le comte d'Artois était en grande confiance avec Defargues, dans le cabinet du maire, à l'Hôtel-de-Ville.

Defargues se tenait sur la défensive, n'osant pas insulter en face le frère de son souverain, mais jouant insidieusement vis-à-vis de lui le rôle de l'âne de la fable.

Ces deux hommes en présence formaient le plus triste exemple, l'un de la bassesse, servile de son âme, l'autre de son orgueil vaincu.

— Bonaparte ne rentrera pas à Paris, quoi qu'il advienne, dit tout-à-coup le comte d'Artois.

— Votre Majesté s'abuse, répliqua Defargues.

— Eh ! monsieur, je ne m'abuse pas, pas plus que Ma Majesté !

— Mais enfin...

— Bonaparte a été repoussé à Grenoble.

— C'est faux !

— Comment le savez-vous ?

— La rumeur publique...

— Le *Moniteur* de ce matin annonce la défaite de l'Empereur à la Mure, en avant de Grenoble.

— Le *Moniteur* se trompe.

— Mais...

— Le *Moniteur* a été trompé, permettez.

— Que comptez-vous faire ?

— Ce que m'ordonnera Votre Altesse.

— Je vous ordonne de vous mettre à la tête des troupes et d'aller repousser l'usurpateur.

— Il ne m'appartient pas de refouler l'enthousiasme des habitants ; d'ailleurs, ce ne sont pas là mes fonctions ; je suis maire, et non pas soldat.

— Alors vous ne voulez pas m'obéir ?

— Mais je suis tout prêt, au contraire.

En ce moment la foule, qui d'instant en instant devenait plus compacte, se rua sur les marches de l'Hôtel-de-Ville, comme une vague que la tempête jette sur un rocher.

Mille cris se firent entendre.

— Vive l'Empereur !

— A mort le comte d'Artois !

— Vive Defargues !

— Vive le drapeau tricolore !

— A bas le drapeau blanc !

— Montons à l'Hôtel-de-Ville !

— Des lampions ! Des lampions !

— Au poteau Louis XVIII !

— Plus de monarchie absolue !

— Liberté ! ou la mort.

— A bas la Charte !

— Vive l'Empereur !

L'enthousiasme grossissait avec la foule qui accourait de tous côtés.

— Entendez-vous ces clameurs ? s'écria le comte d'Artois.

— Oui, Monseigneur, s'écria Defargues.

— Eh bien ! que pensez-vous de tout cela ?

— Je pense que Votre Altesse n'est pas en sûreté ici, et qu'elle ferait peut-être bien de quitter la ville sur-le-champ.

— Hé ! monsieur, mon altesse n'a rien à faire ici pas plus que ma majesté, ainsi changez de langage, et soyez un peu plus à la situation.

— Vous ne pouvez m'empêcher de trembler pour vous !

— Je suis rassuré, vous dis-je. Que cela vous suffise.

— A votre aise, Monseigneur. Dieu m'est témoin que j'ai tout fait pour éviter un malheur.

— Un malheur ! dites-vous.

— Oui !

— A qui la faute ? à vous.

— Le danger vous égare, Monseigneur, et rend vos paroles amères.

— Si vous aviez mieux veillé sur la ville, qui vous était confiée par mon frère, tout cela ne serait pas arrivé.

— J'ai fait mon devoir, Monseigneur.

— Prenez garde que je ne l'oublie.

Et le comte d'Artois sortit en laissant derrière lui Defargues, qui éclata presque de rire après le départ de celui qu'une heure auparavant il appelait son seigneur et son maître.

Un hussier entra un instant après.

Qu'est-ce encore ? fit Defargues en se retournant, et en prenant sur un plateau d'argent un billet cacheté que lui tendait l'hussier.

Mais il branla la tête.

— Tous, tous, tous les mêmes, dit-il, ils ne veulent pas voir, quand ils sont perdus.

(La suite au prochain numéro).

Et une ligne plus loin :

Le coteau de Fourvière et la chapelle de la Vierge qui le couronne étaient presque invisibles, malgré la clarté dont ils auraient du briller.

Et encore plus loin :

Vers huit heures, la pluie a augmenté d'intensité, sans éteindre l'illumination elle l'a quelque peu diminuée, et surtout elle a considérablement réduit l'affluence des curieux qui... que... etc.

Il est des feuilles qui n'ont vraiment pas de chance. Il serait si facile et surtout si peu coûteux à ce journal de cesser entièrement sa publication.

Povero Cuoriere!!!..... J. F.

BULLETIN DE LA SEMAINE

1869 aura été fertile, je crois, en miracles de toutes natures.

Dernièrement, à Madras, un Turc irrespectueux se présente pour visiter la sainte relique de Kerbila et garde son épée et ses souliers, ce qui est, on le comprendra, du dernier inconvenant !

Tout à coup une main mystérieuse sort du tombeau et flanque au Turc une gifle ! et une gifle si miraculeuse que le pauvre diable avale sa langue aussitôt. Le soir même il cassait sa chibouque.

Les entrepreneurs de choses surnaturelles en sont déjà réduits à chercher leur tête de Turc en Orient... C'est bon signe...

Après les almanachs, les grands journaux annoncent, pour l'an de grâce 1870, six éclipses, qui partielles, qui totales, éclipses de soleil, éclipses de lune... Quant à celle de l'autre, elle est désirée et prévue, quoique le jour n'en soit pas exactement déterminé.

Une preuve de l'identité du corps de la huitième victime de Troppmann :

« C'est bien là le cadavre de Jean, a dit un témoin de l'autopsie, quoique et précisément parce Kinck-forme. »

Il paraît que la grève des employés de la nouveauté touche à sa fin, puisque je lis dans une feuille parisienne :

« Menus-Plaisirs, — reprise de *Calicots*, pièce en trois actes.

On a omis de dire : Et tant de morceaux... de musique.

J'avais eu raison d'émettre le doute que sainte Eulalie ait été jamais blanchisseuse. Mesdames du batillon et du battoir ont choisi cette sainte pour leur patronne simplement à cause de son nom.

Eulalie vient de deux mots grecs qui signifient : *Eu*, bien, et *alos*, parleur, loquace.

Concluez !...

L'Avant-Garde doit ouvrir la marche au progrès. Voici pourquoi nous enregistrons la lettre suivante, que nos grands confrères peuvent reproduire... si bon leur semble.

« Monsieur le Rédacteur,

« Vu l'imminence d'une grève de tisseurs ;

« Attendu que la saison présente est favorable aux concerts ;

« Je propose à MM. les ouvriers tisseurs de se transformer en pianistes. Le moyen est fort simple, et j'en suis l'inventeur breveté s. g. d. g.

« Je conserve le métier de Jacquard. L'ouvrier — ou plutôt l'artiste — est à son poste, assis sur sa banquettes et faisant marcher le battant. Le carton se déroule, et aussitôt il se produit des notes en place de fleurs ! C'est simple comme bonjour : Les cartons sont percés de trous représentant, par leurs dimensions, des rondes, des blanches, des noires, des croches, etc., et même des soupirs. Chaque fois qu'il y a des vides, le mécanisme, au lieu de faire lever ou baisser alternativement tel ou

tel fil, met en action des tiges métalliques qui vont tapoter au piano, selon que le dessinateur et le liseur ont préalablement établi le carton... de musique.

« Je métamorphose ainsi nos tisseurs en musiciens jouant à première vue, et, pour cela, il ne faut qu'un petit apprentissage pour changer de cartons à chaque air.

« C'est l'orgue de Barbarie simplifiée et considérablement augmentée.

« Quand le temps des concerts sera passé, nos pianistes feront des « FAÇONS ». Et de cette façon aussi, ils sont sûrs de ne pas chômer toute l'année.

« Agréez, etc.

« UN NAIN VANTARD. »

— Croix-Roussiens, n'auriez-vous pas, par hasard, une petite statue à élever au susdit ?

On annonce pour jeudi 16, la rentrée à l'Eldorado de M^{me} Busseuil qui fut autrefois une *somnambule* excellente, une madame *Philibert* assez réussie, une *sauvissomnière* très-goûtée et surtout une *lionne* parfaite.

Nous lui sonhaitons en 1870, les triomphes de 1866.

Au Casino-des-Arts, lundi prochain 20 décembre, aura lieu un grand concert artistique pour les adieux et au bénéfice de M. PAULUS.

Pendant cette soirée, le bénéficiaire, tant applaudi du public lyonnais, se fera entendre dans toutes les principales créations de son varié et brillant répertoire : *Grippe-sou*, les *Rhumatismes*, le *Mari pas content*, *Buvons sec ! M. de Croustillac*, *Je suis châtouilleux*, le *Facteur rural*, le *Jeune et le Vieux*, etc.

Prochainement début de la famille Martens.

LOUIS DEBELFORT.

PROFILS ET CARACTÈRES

FERRAZ

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DES LETTRES.

Vu de loin, et pris en masse, M. Ferraz me fait l'effet du père éternel, — du père éternel une heure avant la création et se demandant le front chargé de souci :

— Que vais-je bien produire?...

De près, et en détail, il a de l'ours et du lion.

Une tête imposante et forte ! Un front large et puissant ! Des épaules à soutenir le monde, et sans plier sous le faix ! Une taille monumentale ! Voilà pour l'homme dans son ensemble et comme représentant du créateur...

Des cheveux qui retombent en crinière... Le nez comme encaissé entre les joues... Un regard calme et assuré dans son droit... Une voix pleine et retentissante... Un poing à faire massue ! Tels sont les traits qui assimilent le maître au roi des animaux.

Une démarche lourde et pesante ; — peu de grâce dans les mouvements ; — et, quand l'orateur parle, un gros air penché de droite et un balancement de corps qui l'accompagne ; deux mains qui frappent sur la table à temps égaux, sont les points de ralliement entre le professeur et l'habitant des pôles.

M. Ferraz n'est point de notre ville, son accent le dit, et la fatalité seule l'a poussé jusqu'à nous ; mais en revanche, et de tout temps, en concluant de lui par lui-même, le maître a dû tendre à la philosophie, cette manne des forts, et se nourrir de sciences abstraites.

M. Ferraz, professeur de philosophie à notre Faculté des lettres, a été couronné par l'Académie, en juin dernier, pour son ouvrage de haute morale : LA PHILOSOPHIE DU DEVOIR.

Plus contradictoire que chef d'opinion, esprit rationnel et synthétique, M. Ferraz, en ses discours, procède par les grandes voies, les masses et les ensembles : établir son fait ; et il déduit moins qu'il ne prouve.

La raison et la vérité : telle est sa devise et son enseignement !

M. Ferraz, en sa dicture est net et précis et sans prétention ; un enfant le comprendrait ! Mais il est aride d'accent, monotone d'intonation, endormant de chute et de cadence ; sans trait...

sans mordant... sans brillant... ce qu'il dit est bien ! — La forme en est bonne ! — Le vernis seul est défectueux !!

Mon dernier mot est celui-ci :

De corps et de mouvements : AUTOMATE. — Au moral : TOUT D'UNE PIÈCE, — HONNÊTE HOMME, — ESPRIT LARGE ET PROFOND.

PAUL STRENGE.

A BATONS ROMPUS

Le grand-duché de Bade vient d'autoriser le divorce.

On ne bad... ine pas, à Bade, avec les ménages qui ne vont pas comme sur une roulette.

Dans une province où la crédulité et la superstition ont encore des racines, un *rebouteux* est arrêté sous l'inculpation d'exercice illégal de la médecine.

Au tribunal, le président demande au sorcier en vertu de quel droit il a médicamenteusement un paysan blessé à la jambe.

— J'vas vous dire, mon président, fait le guérisseur, c'est que je suis *librepenseur*.

Un maire de campagne fait une allocution aux pompiers de la localité :

— Voyez vous, mes amis, un bon pompier doit lutter courageusement contre tous les feux, les grands, les petits et tout ce qui sent suie.

On causait du concile dans un salon irrégulier :

— Que veulent dire ces deux mots : « Concile œcuménique ? » demande un naïf.

— Cela veut dire, répondit un athée, qu'après le Concile, quand on quètera pour le denier de saint Pierre, on ne donnera plus *écus*, mais *niqne*.

— Vous savez que la *Cloche* change son mode de publication et se transforme en journal quotidien.

— Ça ne marche donc pas ?

— Hum ! Il paraît que ça cloche.

Une jolie coquille commise, ces jours derniers, par un journal dévoué.

Un article sur le Corps législatif commençait ainsi :

« Dans les premiers *gradins* de la droite, on remarquait M. X... »

N'est-ce point « *gradins* » que l'on a voulu mettre ?

Cochinat a fait une chanson sur le discours de l'empereur.

Donc, Cochinat est un poète noir, mais indépendant.

Cochinat est un nègre *félibre*.

Un nouveau journal : le *Père Duchêne*,

Encore un caissier qui vient de « manger la grenouille ».

— Quel dommage, dit son patron, un si excellent comptable ! Il n'avait qu'un tort, c'était de tenir ses livres en *partie trouble*.

Notre ami B... rencontre, hier, un vieil usurier qui, jadis, l'a fait mettre à Clichy.

Le juif tend la main à son ex-débiteur. Celui-ci fait semblant de ne point voir le geste.

— Eh bien ! fait le fils d'Iraël, vous ne voulez pas me la serrer ?

— Vous *lacérer* ! s'écrie notre ami, mais je ne demande que cela !

On écrit d'Espagne que la candidature du duc de Gênes est définitivement écartée.

Les Espagnols, en repoussant ce prétendant, se sont, sans doute, rappelé le proverbe français :

« Où il y a du « Gênes », il n'y a pas de plaisir. »

JULES PELPEL.

GUIDE-ANE

A l'usage des apprentis Rois.
(Breveté s. g. d. g.)

(Il faut bien rire un peu)

1^{er} ARTICLE.

Si — à un homme vous ajoutez une femme, et que vous agitiez pendant quelques instants, vous obtenez cet assemblage de choses diverses vulgairement appelé : un couple.

Si — à ce couple — vous joignez un autre couple, vous aurez aussitôt des sujets... d'ennuis... suffisants pour édifier un gouvernement.

Un gouvernement est un composé hétérogène, insalubre, insipide, et dont la principale qualité est de n'en avoir aucune.

Il y a plusieurs sortes de gouvernement : ceux qui gouvernent et... les autres. Nous n'avons pas d'exemple des premiers, nous possédons de nombreux modèles des seconds. Il existe bien une troisième forme de gouvernements : les gouvernements qui se laissent gouverner, mais ils sont si rares qu'il est inutile de nous en occuper autrement qu'en passant.

Un gouvernement, pour être bien vu sur la place, doit avoir une administration régulière et des livres bien tenus.

Un gouvernement doit employer son existence à conserver son équilibre et — quelquefois — celui d'autrui. Nous avons donc des équilibristes distingués et d'autres qui ne le sont pas.

Pour être bien coté dans l'esprit de l'équilibre européen, il faut : quatre employés ministres à douze cents francs, un bon Boum et un jésuite.

Si l'on tient à faire des spéculations sérieuses, on se procurera un commis-voyageur qui alors prendra l'emploi de diplomate. Si les deux se trouvent à un prix avantageux, on fera bien de prendre la paire, afin que le second puisse démentir ce que le premier aurait pu dire de trop vrai sur la situation.

Avec ces éléments premiers, une mise de fonds, de nombreux emprunts, l'œil sur la place et quelques réclames dans les journaux, un gouvernement modéré peut et doit s'en tirer honnêtement.

Lorsque tous les éléments nécessaires pour mener votre « spéculation » à bonne fin seront trouvés, c'est-à-dire lorsque vous vous serez procuré quatre bons Employés-ministres, escortés de deux jeunes Commis-diplomates, il ne vous manquera plus, pour gouverner avec fruit, que quelques arpents de *menu peuple*.

Le menu-peuple est un produit abondant, très-hétérogène, — poussant un peu partout, et qui se décompose en une infinité de molécules plus ou moins intelligentes, appelées : *contribuables*.

Il y a deux classes de contribuables : Les contribuables qui contribuent et les contribuables qui font contribuer.

Les premiers sont généralement pauvres et forment l'immense légion des mécontents.

Les seconds sont généralement riches

et constituent le petit groupe des satisfaits.

Afin de tenir la bride aux suites fâcheuses qui pourraient résulter d'une trop complète satisfaction — ou — d'un trop gros mécontentement et pour occuper utilement les esprits dans un sens voulu, vous aurez soin de créer une PRESSE qui — moyennant une légère redevance — se décorera du nom de : politique.

Dans certains cas, on peut essayer de tomber ses adversaires par la déconsidération, en leur lançant dans les jambes un pamphlet anonyme. Ce moyen réussit rarement.

Mais la presse politique doit se composer d'au moins deux journaux, au petit pied.

Le plus grand sera le journal officiel et chantera sur tous les tons du lyrisme connu l'incontestable supériorité de vos procédés sur ceux de vos prédécesseurs.

La seconde feuille — la plus petite — sera destinée à représenter l'organe des mécontents et, par une opposition habile, donnera la réplique au journal officiel et lui préparera ses grandes tirades à effet.

NOTA. — Avant de discuter une nouvelle question, les rédacteurs des deux journaux devront se voir secrètement et décider d'un commun accord les principaux jalons de la polémique à entreprendre, afin que le journal d'opposition n'imprime pas imprudemment une question embarrassante pour son apparent adversaire.

Il est bon de jouer de temps à autre la scène du *Communiqué*, sans pourtant en abuser.

Le COMMUNIQUÉ, ainsi nommé à cause de sa qualité *communicative*, est un produit récemment inventé à l'usage des journaux *mal... renseignés*.

Cette correspondance sympathique — ce message d'amour et de paix — n'a d'autre but que d'entretenir, grâce à une faveur administrative, de bonnes relations entre l'autorité et la presse.

L'exploitation de cet article peu demandé mais généralement reçu a pris, depuis quelque temps, dans certains pays, une extension réellement incroyable.

La principale usine se trouve dans une capitale très-connue du monde civilisé, et malgré son activité cette fabrique ne peut suffire à la consommation de certains débitants.

Aussi a-t-on créé des dépôts dans presque tous les départements.

JULES FRANTZ.

(A continuer.)

SIMPLES QUESTIONS

Citoyen Jules Frantz,

Les fervents de Lyon ont fondé le journal des *Missions catholiques* sous le nom de la Propagation de la Foi.

Les fervents forains soutiennent que la Propagation de la Foi n'y est pour rien.

A qui faut-il croire des forains ou des Lyonnais?

Les zélés de Lyon disent que le produit de leur journal va à la caisse de la Propagation de la Foi. Mais si le journal les *Missions* ne fait pas ses frais, quelle est la caisse qui paiera?

Allons, mes Révérends, soyez une fois clairs et francs. Vous montrez le bout d'une oreille, montrez donc le bout de l'autre; et on vous verra tels que vous êtes.

N'avez-vous pas déjà une Revue que vous servez à vos souscripteurs sous le titre: *Annales de la Propagation de la Foi*? Votre journal n'est-il pas fait des reliefs de vos *Annales*? Hélas! oui!

Farceurs! vous faites payer deux façons pour le même habit, deux écots pour le même plat: et quel plat?

Bon Dieu!

Salut.

D. L.

LE SALUT PUBLIC

Après le succès colossal de notre manifestation, nous étions d'avance blindé contre les injures de la presse **CATHOLIQUE** de Lyon, mais nous n'avions pris aucune mesure relativement aux journaux avec lesquels nous supposions vivre sur le pied de la courtoisie.

Le *Salut public*, en rendant compte à sa façon du concert de la Libre-Pensée et en parlant des artistes qui ont collaboré à cette fête de bienfaisance, — car il ne faut pas oublier que les bénéfices de la soirée sont destinés à la création de deux écoles libres et laïques, — le *Salut public* croit devoir ajouter le délicat entrefilet suivant :

« Il n'y a pas lieu, toutefois, de blâmer ces artistes. Libres-penseurs ou non, ils n'ont pas eu, en cette circonstance, toute liberté de refuser, et ceux qui sont allés solliciter leur complaisance ont eu soin de faire valoir l'éventualité de certains INCONVENIENTS comme conséquence d'un refus. »

Celui qui est allé solliciter la complaisance de tous, c'est moi.

En attendant que les artistes auxquels il est fait allusion me lavent d'une accusation aussi honteuse, j'ai immédiatement adressé au *Salut Public* la lettre qu'on va lire :

Monsieur le Rédacteur du *Salut public*,

Je lis avec un profond étonnement, dans votre numéro d'hier soir, au milieu d'un entrefilet concernant les organisateurs de la fête de mercredi, une insinuation plus que malveillante pour nous.

Je vous ferai remarquer, monsieur le rédacteur, que c'est la deuxième depuis quarante-huit heures.

Que, pour la grandeur de leur cause, certaines feuilles supposent que nous avons usé de violence envers des artistes « récalcitrants », cela nous importe peu : diffamer est leur arme, la honte est leur lot. Mais que des journaux que nous considérons comme *bien élevés*, quoique adversaires, se permettent de toucher à ce pain-là, c'est ce qu'il faut éviter, et pour eux, et pour nous.

Permettez-moi, monsieur le rédacteur, de vous poser carrément cette question : Un artiste vous a-t-il dit avoir été menacé par nous des « inconvenients » auxquels vous faites allusion, ou seulement avez-vous eu connaissance de ce fait par un tiers (?)

Nous nous sommes rendu, il est vrai, chez plusieurs artistes de notre ville : « C'est pour nos écoles, venez », leur avons-nous dit, et tous ont promis de collaborer à la fête de l'indépendance...

Mais, hélas, ils comptaient sans leur hôte, ou plutôt sans celui dont ils sont forcément les hôtes.

M. d'Herblay a péremptoirement défendu à ses artistes de chanter chez nous; c'est la seule mais suffisante pression dont on ait usé dans toute cette affaire.

Mis en face de ce *non possumus*, les artistes du Grand-impérial se sont empressés de nous faire parvenir, par lettre, l'expression de leurs regrets, en ayant soin d'ajouter le motif de leur abstention. Ces lettres, nous aurions pu les lire à l'Alcazar, c'était notre droit; nous ne l'avons point fait, c'était notre devoir.

Mais il faut reconnaître, monsieur le rédacteur, que si vous avez mis un peu trop d'empressement à dire ce qui n'est pas, vous avez évité de constater, avec une affectation non moins calculée, ce qui est, à savoir qu'une puissance devant laquelle nous nous inclinons tous n'a cessé de régner au-dedans comme au dehors de l'Alcazar : l'ordre.

Quand le peuple se mêle de répondre de quelque chose, sachez-le une bonne

fois, monsieur, il le fait aussi bien et mieux que n'importe quel fabricant de chassepots.

Pardonnez-nous la longueur de cette rectification, mais il est des susceptibilités que nous devons tous respecter : les forts et les faibles, les petits et les grands.

Pour être libre-penseur nous n'en sommes pas moins justiciable de notre conscience.

Recevez, etc.

JULES FRANTZ.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Revue anecdotique

Je lis partout que M. Jules Pic, journaliste officiel, condamné dernièrement à 12 ans de baigne par la cour d'assises de la Seine, vient de voir sa peine, ainsi que le lui avait fait espérer le rédacteur de la *Lanterne*, actuellement député de la 1^{re} circonscription, transformée en 12 années de simple détention... dans une maison de santé.

A la bonne heure ! et le chef de l'Etat ne pouvait, en conscience, traiter ce monsieur-là comme un simple républicain. Ne va pas à Cayenne qui veut.

Quoi qu'il en soit, voilà M. Pic retombé à carreau. Et ce n'est pas fini.

JUPITER ENLÈVE IO.

— Maman, dit un petit garçon, qu'est-ce que c'est que ça ?

Tu le vois bien, puisque c'est imprimé !..

L'enfant, lisant :

— Ju-pi-ter en-lè-ve dix. Qu'est-ce que ça veut dire ? Dix quoi ?

— Dix femmes, sans doute.

— Tiens, c'est donc le Grand-Turc ?

— Probablement, répond la mère.

(La Scène.)

On est à table : le père a soixante ans, la mère vingt-sept, l'enfant huit. Ce dernier laisse tomber son verre et tache la nappe.

— Fais donc attention, dit le père, tu fais toujours des bêtises.

— Oh ! répond l'enfant, maman aussi en fait, puisque mon cousin Jules lui disait ce matin : Vous avez fait une bêtise en épousant ce vieux carcan !

On causait peinture entre rapins.

— Pourquoi diable G... se lance-t-il dans les Vénus, lui qui faisait si bien le portrait ?

— C'est la faute de ses amis.

— Comment cela ?

— Ne sais-tu pas que ses amis le portent au nu.

(Journal Amusant.)

La coquille typographique ne respecte rien ; elle n'a même pas respecté le discours impérial.

Dans un journal du Midi, on lisait : « L'ordre, j'en RÉPANDS ! »

Quel ordre?... celui de la Légion-d'Honneur?

Dans une réunion tenue rue de Crimée, les jésuites et leur enseignement ont été rudement pris à partie. Les Sanchez, les Escobar, etc., et leurs doctrines immorales ont passé un mauvais quart-d'heure. Finalement, un orateur s'est écrié :

— Le mal jésuitique rongé la société, il faut le cautériser !

Cet orateur a mille fois raison... Déjà le commissaire ouvrait la bouche pour dissoudre la réunion. Mais le président, *illico*, a levé la séance et le fonctionnaire de M. Piétri en a été quitte pour renégocier sa parole...

Vous souvenez-vous de ce pharmacien qui débauchait la marchandise de son concurrent et qui avait collé sur sa porte cet écriteau splendide :

— Défiez-vous de l'autre charlatan d'en face !

Cette plaisanterie m'a été remise en mémoire par l'*Univers*. Le journal de Veillot dit aujourd'hui leur fait à la religion grecque orthodoxe et à ses prêtres. Avec une désinvolture superbe il décoche cette boutade :

— On leur achète une prière comme on achèterait du fil et des aiguilles à une mercière !

Le trait est exquis et juste. Le piquant est qu'il s'applique avec une égale justesse aux prêtres du culte catholique, à qui l'on achète des messes, des indulgences, des dispenses, des béatifications, et jusqu'à des canonisations. Car il est notoire que le clergé catholique reçoit de toutes les mains — excepté de la mienne ! — et je ne sache pas qu'il fasse rien pour rien.

Le plus grand chagrin du docteur L... est un embonpoint phénoménal. La semaine passée il va rendre visite à un de ses bons amis.

L'ami était sorti.

— Papa va rentrer, dit le bambin de la maison.

— Je l'attendrai, fait le docteur.

Il cause. Et pour tuer le temps, il dit à l'enfant :

— Viens sur mes genoux.

— Ah ! dit le gamin terrible, s'est impossible, votre ventre y est déjà.

PENEY.

Le citoyen Wolowski donnera une grande réunion privée mercredi, 15 décembre, à huit heures du soir, dans la salle de la Rotonde (Brotteaux).

CORRESPONDANCE INTIME

E. KUNN. — Des vers ! Ah ! c'est une trahison ! Amitiés.

UN VIEIL AMI. — Si vous saviez comme je les devine. Je sais ce qu'ils ont pensé, je sais ce qu'ils pensent et je puis prédire ce qu'ils penseront !...

J. HURET. — Cher ami, pas une minute à moi; depuis un mois, c'est une vie d'enfer que ce métier. Envoyez.

F. D. — Je ne me laisserai pas de le répéter : « Liberté pour tous ». Votre article est bêtement brutal. Pas d'injures, des faits.

JULES D. — J'ai reçu votre bonne lettre. Où faut-il vous envoyer le journal ? Amitié à tous.

A. D. à Rome. — Tout sera fait ainsi que vous le désirez. Les vers passeront plus tard. Sympathie.

J.-F.

Deux mois de l'Histoire de Venise. Sous ce titre, M. Armand Dubarry, l'auteur du *Roman d'un Balancier*, vient de publier chez l'éditeur Dentu, un nouveau volume, dont nous rendrons compte prochainement. Plein de curieuses révélations sur la fameuse campagne de 1866, *Deux mois de l'Histoire de Venise* est un livre aussi remarquable qu'amusant, qui a tout l'intérêt du roman et toute l'utilité du guide.

En vente à la Librairie de la Renaissance Et chez Ballay, 34, rue Tupin, à Lyon

1793-1869

LE PEUPLE & LA RÉVOLUTION

L'ATHÉISME & L'ÊTRE SUPRÊME

Par Henri Verlet

Rédacteur de l'*Avant-Garde*, délégué parisien au Centre-Concile de Naples.

SOMMAIRE : Le Concile et l'Anti-Concile. — Synthèse de la Révolution. — La fête de la Raison, le 10 novembre 1793. — La France depuis Robespierre et l'Être suprême. — *Programme des Libres-Penseurs parisiens*. — Le Spiritualisme et le Catholicisme. — La Morale de l'Eglise. — Le Calvinisme et Servet. — Dieu et l'Humanité. — L'Egalité, la Solidarité, la Justice.

Brochure politique, format in-8°. Prix : 25 centimes. 35 c. franco dans tous les départements.

EN VENTE CHEZ BALAY, LIBRAIRE

34, rue Tupin, 34

Les Transportés du 2 Décembre

Par Benjamin Gastineau

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

Lyon, Assoc. typographique. — Regard, rue de la Barre, 42